

Fiche technique

France/Cambodge - 2004
- 1h45

Réalisateur :
Rithy Panh

Scénario :
Rithy Panh
Agnès Sénémaud

Image :
Prum Mésar

Montage :
Marie-Christine Rougerie

Musique :
Marc Marder



Résumé

"Le Cambodge est un pays aux rêves brisés. Il n'y a plus de théâtre, plus de salle de spectacle. Les arts traditionnels et populaires sont en train de disparaître à leur tour, face à la concurrence de la télévision. Mais il existe encore des artistes. Dépositaires d'une tradition qu'ils ne peuvent transmettre, faute de structures, de soutien financier et de lieux de spectacle, ils sont condamnés à vivre dans la misère, ou à monter des spectacles exotiques pour les touristes.

Ni les guerres, ni les massacres, ni la sauvagerie de l'économie «ultra-libérale» ne peuvent altérer leur foi, ce qui les rend en même temps particulièrement vulnérables et lucides. Aujourd'hui ils n'ont plus

la parole. L'idée du film est de rassembler des comédiens autour d'un projet emblématique de la réalité que nous vivons : quelque chose se décompose en nous, tout part en lambeaux, la dignité, l'identité..."

Rithy Panh

Critique

Le cinéaste cambodgien Rithy Panh croit en l'esprit des lieux. Dans **S21, la machine de mort khmère rouge**, il ravivait la mémoire d'anciens tortionnaires dans les murs de l'école S21, qui avait servi de camp de torture sous le régime de Pol Pot. Sur un mode plus modeste, il réunit ici un groupe de comédiens désœuvrés dans le théâtre Preah Suramarith, qui a brûlé en

1994. En les filmant quotidiennement dans ce lieu abandonné, il recueille la mémoire de l'époque où ils jouaient là chaque soir, tout en livrant un constat amer sur la manière dont a évolué le pays depuis la fin du génocide. Et par la tangente, il continue de creuser le passé enfoui de l'époque de Pol Pot.

Assemblage très libre de longues séquences autonomes, parfois montées en champ-contrechamp, le film donne parfois le sentiment d'être une fiction. Emaillé de splendides travellings, porté par la gaieté et l'humour de ses personnages, il se maintient malgré son sujet dans une tonalité particulièrement joyeuse.

Dans les ruines du théâtre, les comédiens retrouvent des accessoires de scène, des photos, des textes. L'un d'eux enfiler un nez de Cyrano, un chapeau à plumes, et demande à une amie journaliste (qui sert de fil conducteur discret à tout le film) de lui donner la réplique en lisant les lignes de Roxane. Plus tard, dans une scène désopilante, il s'évertue à faire prononcer en français «Rodrigue, as-tu du cœur ?» à un camarade. Pourquoi ? Par amour des textes, du théâtre, d'une culture qui est en train d'être entièrement engloutie par la mondialisation.

Construit en 1966, le théâtre a un temps symbolisé, selon l'auteur, «le Cambodge moderne, où l'art occupait une place à part entière dans la cité». Aujourd'hui, les cinémas ont presque tous fermé à Phnom Penh, les quelques théâtres qui subsistent ne montrent plus que des spectacles folkloriques. (...) D'une beauté pathétique, envahies par les racines et les ronces, les ruines du théâtre

font l'effet, comme le souligne l'un des personnages, d'un «trou dans la ville». L'abandon de l'art, par le public aussi bien que par le gouvernement, apparaît ici comme le symbole de l'amnésie qui étouffe la société cambodgienne, et le concert des voix des comédiens résonne comme un chœur antique.

Hors du théâtre, Rithy Panh suit la journaliste dans ses visites à une femme devenue hypocondriaque, et dont elle tente de faire affleurer les souvenirs de sa jeunesse dans les camps de Pol Pot. Il l'accompagne aussi à la rencontre d'enfants qui s'esquintent les mains à récupérer et remodeler des boîtes de conserve trouvées dans des décharges. Ce parti pris donne à son film l'allure décousue d'une promenade instinctive, en même temps qu'il ouvre sa réflexion sur la culture aux problèmes spécifiques du pays, et à la manière dont ceux-ci s'articulent avec la mondialisation.

Isabelle Regnier

Le Monde - 9 novembre 2005

Il n'y a qu'une direction sur le chemin cinématographique de Rithy Panh, le Cambodge. Depuis 1989 et **Site 2**, il scrute à travers les hommes la société cambodgienne et son passé. L'immense **S-21, La machine de mort khmère rouge** a marqué les esprits. Avec **Les Artistes du théâtre brûlé**, Rithy Panh signe une nouvelle étape du travail de toute sa vie. Il construit son film autour d'un lieu étonnant : l'ancien Théâtre national du Cambodge, qui a brûlé il y a une dizaine d'années et que personne n'a songé à recons-

truire. Un symbole. A travers les discussions-dialogues entre les comédiens réduits au chômage, Doeun et Hoeun, Pânh et Bopha, se tisse un film complexe entre documentaire et fiction (...)

Le traumatisme de ceux qui ont survécu au génocide est au cœur du film. Doeun a perdu quarante membres de sa famille et ne sait comment calmer ses angoisses, alimentées par la violence du quotidien. Pânh consulte à l'hôpital car, comme le lui dit Bopha, «les médicaments seuls ne guérissent pas cette maladie». Soucieux du mal-être de ses compatriotes, Rithy Panh a aussi réalisé ce film pour eux, pour les aider à desserrer les nœuds dans lesquels ils sont empêtrés. Son cinéma est une forme d'art-thérapie. Un plaidoyer pour la défense de la culture et un regard acéré sur la pauvreté qui règne dans le pays. La force de ce réalisateur est, en labourant la même terre, d'en faire sortir des films qui ont chacun une texture et une saveur différentes.

Cécile Maveyraud

Télérama n°2913 - 12 nov 2005

C'est un théâtre à ciel ouvert. Des pans de mur gris et des charpentes tiennent encore, prisonniers d'une végétation sauvage qui a reconquis un droit de cité au centre de la ville. Un bout de jungle au cœur de Phnom Penh, que les comédiens hantent pour jouer le rôle de leur vie. Détruit en 1994 par un incendie, et jamais reconstruit, l'ancien Théâtre National du Cambodge est le décor incroyable du dernier documentaire de Rithy Panh. Un lieu fantomatique, hors

du temps, peuplé d'hommes et de femmes aussi passionnés que désespérés. «Aujourd'hui, il y a comme un trou dans la ville, qui rappelle ce travail de mémoire que le pays n'a pas encore fait», déclare le réalisateur : dans le Cambodge actuel, ce «théâtre brûlé» constitue en effet une blessure et un symptôme. Miraculeusement conservé sous le régime des Khmers rouges (qui s'en servait pour la propagande), le bâtiment branlant n'a pas survécu à la négligence des gouvernements suivants. Il symbolise le mépris qui touche les cultures traditionnelles dans ce pays régi par l'argent et la culture de masse, où les Apsara et le Ramayana ont été remplacés par le karaoké, les clips, et la publicité.

(...) Au-delà de l'histoire, qui suit trois «artistes» de ce théâtre brûlé, le documentaire peut se lire comme une allégorie. La disparition progressive de l'imaginaire accompagne naturellement l'amnésie politique du pays ; pour l'heure, en l'absence d'un procès, les souvenirs individuels, les traumatismes de chacun, ne trouvent aucune mise en scène, aucune trame pour s'exprimer. Et aucun public, comme l'atteste cette séquence silencieuse où la courageuse Pheng Phan se rend chez un «médecin de la parole», qui ne trouve rien d'autre à faire, pour la soulager de ses cauchemars, que de l'assommer de médicaments surpuissants.

Il semblerait que par ses films, Rithy Panh entreprenne à lui tout seul l'œuvre de mémoire qu'aucun des dirigeants cambodgiens ne s'est jusqu'à présent résolu à amorcer. Comme dans l'excellent **S 21, la machine**

de mort khmère rouge (2002), «interprétation du réel» et documentaire s'entremêlent lorsque Rithy Panh en arrive à la question de la mémoire. Comme il demandait aux anciens bourreaux de mimer leurs gestes quotidiens de tortionnaires, il demande maintenant à une ancienne prisonnière de situer les lieux de ses tortures sur une maquette d'architecte ou de scénographe. Le lieu vidé ou représenté aide la mécanique de la mémoire à se remettre en marche, alors que, seule, la parole est amnésique. Presque thérapeutique dans ses procédés, le cinéma de Rithy Panh est absolument salutaire.

Agathe Moroval
www.fluctuat.net

Entretien avec Rithy Panh

Objectif Cinéma : Tous vos films offrent des témoignages sur le génocide cambodgien commis par les Khmers rouges. Le témoin de ce massacre est le sujet de votre cinéma ?

Rithy Panh : C'est plus qu'un témoignage, c'est surtout une prise de parole. J'ai commencé à faire du cinéma pour retrouver la mémoire du peuple cambodgien. Ce n'est pas évident de dire à ses enfants que l'on a été traité comme un animal. Or, un film permet cela. Il aide à faire sortir cette parole et c'est pourquoi on peut alors faire le deuil. Même s'il «faut laisser le temps au temps» comme on dit.

*Objectif Cinéma : Dans **S21**, cette parole est accordée aux victimes comme aux bourreaux. Comment*

cela s'est-il passé ?

Rithy Panh : En tant que tel, le mot de «génocide» n'est toujours pas officiellement reconnu. Il n'a pas été prononcé lors de la conférence de Paris sur le Cambodge à cause des Khmers rouges, qui ont menacé de quitter la salle. Pourtant, la mémoire n'est vraiment complète que lorsque toutes les parties font le travail de leur côté. Il revient toujours aux victimes d'accepter la situation. Mais les autres ? C'est pour cette raison que Nath, le peintre survivant du S21 va à la rencontre des bourreaux. Personnellement, je ne sais pas ce qui s'est passé. Qu'est-ce qui peut pousser une personne à lever la main sur une autre ? A quoi pense-t-elle à ce moment-là ? Il n'y a que les morts et les bourreaux qui détiennent cette vérité. C'est pourquoi il faut écouter et accepter toutes les explications. Je reste quand même attentif aux mensonges éventuels. Si c'est le cas, je trouve la preuve du contraire, et cela arrive toujours. On retrouve une trace, un mot, une photo, une confession. Alors je les expose et généralement la personne veut revenir sur son témoignage.

Objectif Cinéma : Le jugement des Khmers rouges est-il attendu au Cambodge ?

Rithy Panh : Ce jugement est impossible. Bien sûr, les plus grands criminels doivent être jugés car on ne peut bâtir une démocratie sur l'impunité. Pour les autres bourreaux, le plus important pour moi est qu'ils comprennent leurs actes. C'est un travail de pédagogie, sinon ils vont le reproduire. (...)

*Objectif Cinéma : Que représente votre dernier film, **Les Artistes du théâtre brûlé** dans cette démarche ?*

Rithy Panh : Ce film représente pour moi une nouvelle étape. A un moment donné, on se pose la question de la place de l'art et des artistes dans la société. Or, le génocide a réduit tout le monde en petits morceaux, y compris les artistes. Il faut savoir que le théâtre a été détruit par les Khmers rouges. Et alors que la situation s'est améliorée dans mon pays, le théâtre a été brûlé en 1994 et est laissé à l'état d'abandon depuis. Il est en ruine, la nature l'envahit. Alors que c'est précisément le lieu où l'on devrait communiquer son imagination. On ne peut pas vraiment bâtir une identité sans culture. Et c'est aussi un lieu de mémoire et là encore, l'histoire du génocide refait surface. Mais c'est quelque chose qu'on doit assumer...

Objectif Cinéma : Pendant toute la durée du film, on entend les sons d'un chantier voisin. Ce qui donne une impression très étouffante au film...

Rithy Panh : Dès le début du tournage, ils ont commencé la construction d'un centre commercial à côté du théâtre. C'est un bâtiment très brut, très grotesque. Bien sûr, cela a énormément gêné le tournage. Et puis, je me suis dit qu'il fallait faire avec, que cela prenait un sens...

Objectif Cinéma : Vos films sont-ils vus au Cambodge ?

Rithy Panh : Au début, ils n'intéressaient personne. Les Cambodgiens préfèrent se détendre en allant voir des films hollywoodiens. Et puis, au milieu des années 90, un intérêt est né et aujourd'hui, je peux dire qu'il existe un vrai public. Ce qui m'étonne, c'est qu'il est constitué, en majorité, de jeunes. Nous essayons d'organiser des séances en plein air. **Un soir après la guerre**, par exemple, a été diffusé cette année pour la première fois, huit ans après sa réalisation. Je suis ravi quand, après les projections, le débat s'engage entre les spectateurs...

Propos recueillis lors du Festival International du Film de La Rochelle, en juillet 2005, par Stéphanie Senet
www.objectif-cinema.fr

Le réalisateur

Réalisateur, Directeur de la photographie, Scénariste cambodgien
Rescapé des terribles camps de la mort des Khmers Rouges alors qu'il n'avait que 15 ans, Rithy Panh, étudie à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques (IDHEC) dans les années 80. Il signe son premier documentaire, **Site 2**, centré sur les camps de réfugiés cambodgiens, en 1989.

Remarqué dans de nombreux festivals, Rithy Panh n'aura dès lors de cesse de montrer la tragédie de son pays à travers des documentaires comme **La Terre des âmes errantes** largement récompensé aux quatre coins du monde en 1999, ou encore des longs métrages de fictions tels **Les Gens de la rizière** présenté en compétition officielle au Festival de Cannes 1994 et **Un soir**

après la guerre (One Evening after the War) en compétition dans la section Un Certain regard en 1998. Retour sur la Croisette en 2003 avec le documentaire **S21, la machine khmère rouge**.

www.allocine.fr

Filmographie

Courts métrages :

Le Passé imparfait 1988
10 films contre 110 000 000 de mines 1997

Longs métrages :

Site II 1989
Souleymane Cissé 1990
pour la série Cinéma de notre temps
Cambodge, entre guerre et paix 1992
Neak sre, les gens de la rizière 1993
The Tan's Family 1995
Bophana, une tragédie cambodgienne 1996
Un soir après la guerre 1997
Van Chan, une danseuse cambodgienne 1998
La terre des âmes errantes 1999
Que la barque se brise, Que la jonque s'entrouvre 2000 (TV)
S21, la machine de mort khmère rouge 2003
Le peuple d'Angkor 2004
Les artistes du théâtre brûlé

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du Cinéma n°606
Positif n°557

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com